

brisé par tant de douleurs..... Bien des fois elle se leva, et ouvrit la porte pour regarder au-dehors ; mais elle ne pouvait percer les ténèbres dont l'épaisseur était encore augmentée par l'orage qui tombait. Elle prêtait l'oreille au moindre bruit qu'elle croyait entendre..... Enfin elle reconnut les pas de l'enfant si cher à son cœur. Il rentre, cette fois-ci apportant quelque nourriture. Mais il ne dit pas à sa mère avec quel mépris il avait été repoussé de bien des portes, quelles insultes il lui avait fallu recevoir partout. Il ne lui raconta pas dans combien d'endroits on lui avait dit que ça ne convenait pas de donner du pain qu'on avait tant de peine à gagner, pour nourrir un ivrogne, avec ses paresseux enfants ; il ne lui dit pas quels affronts il avait reçus pour son amour, ni combien de fois il avait été forcé de se jeter aux genoux de ceux qui le repoussaient en les conjurant de lui donner un petit morceau de pain pour sa mère et ses petites sœurs qui mouraient de faim. Mais la fièvre mortelle qui colorait de pourpre la figure de son enfant, et les larges gouttes de sueur qui tombaient de son front, racontaient plus éloquemment qu'aucune voix, à cette mère infortunée, ce que son enfant avait souffert pour elle..... Ses forces étaient épuisées : il tombe sans connaissance entre ses bras. Aux premiers cris de cette pauvre femme succède un long silence..... Puis revenant un peu à lui-même : "Ma mère, dit-il, prenez ma main, mettez-la sur votre cœur.... Pourquoi pleurez-vous ? ajouta-t-il après une pause, pourquoi pleurez-vous, ma mère ? est-ce parce qu'aujourd'hui vous avez un enfant sur la terre, et que demain il sera au ciel ? Pourquoi pleurez-vous ?... je m'en vais quitter ce monde si plein de misère, ce monde où vous n'avez eu que du chagrin et des soucis, pour ce ciel si beau, dont nous avons si souvent parlé tous les deux. " Je n'ai plus qu'un moment de vie : déjà je sens mes yeux qui se ferment à la lumière. La mort a déjà la main sur moi ; je n'ai qu'un seul regret en quittant si jeune la vie : ô ma mère, c'est d'être séparé de vous..... Ah ! si je pouvais vous emmener avec moi ! mais j'espère que vous allez bientôt me suivre..... " Les mots qu'il voulut encore prononcer étaient inintelligibles. Sa tête se pencha sur le sein de sa mère ; puis poussant un profond et dernier soupir, il laissa échapper son âme pour aller au ciel jurer, comme il l'espérait, d'une meilleure vie. Et la mère, trop infortunée, tomba sans parole et sans force sur le cadavre inanimé de son enfant.....

Plusieurs heures s'étaient écoulées : toujours évanouie, elle le tenait entre ses bras ; on l'eût dit morte, et aussi délivrée à jamais des peines et des misères de cette vie. Tout d'un coup, la porte, poussée violemment, s'ouvre avec fracas, et un homme ivre, rentre en chancelant... Il regarde d'un air stupide autour de lui, comme pour connaître où il se trouve. A la fin il reconnaît sa femme, s'élançant vers elle, la saisit par le bras et la tire avec brutalité.

Un profond soupir qu'elle pousse, indique qu'elle revient à elle-même... puis l'apercevant, elle se relève et lui montre le cadavre de son enfant : — "Le vois-tu, s'écria-t-elle, le reconnais-tu ? sais-tu qui a écrasé cet enfant sous le poids des peines et des angoisses ? sais-tu qui lui a donné ce partage, dès son entrée dans le monde, la pauvreté, la misère et la honte ? qui a rempli la coupe de cet enfant d'un fiel si amer, qu'il en a détourné ses lèvres, et qu'il n'a pu en supporter l'amertume ? Monstre ! ai-je besoin de le dire ? sais-tu qui a enfoncé le poignard dans le cœur de ce tendre enfant ? C'est un père ivrogne, c'est toi

qui m'as ôté mon enfant, c'est toi qui as déchiré le cœur de la femme que tu avais fait le serment de rendre heureuse !... "

Le malheureux père de famille, stupéfait, ne pouvait articuler un seul mot.—Son ivresse s'était complètement dissipée à la vue de cette triste scène. Sa conscience lui adressait des reproches aussi mérités et plus sévères encore que ceux de sa femme.

Pour apaiser ses remords et oublier son chagrin, il court à l'auberge voisine et s'enivre !..... — *Manuel de Tempérance.*

### L'homme Heureux.

Le bonheur est un de ces mots magiques, restes mystérieux d'une langue ancienne et oubliée, qui ont d'autant plus de charme qu'ils sont moins compris, et que les uns traduisent et commentent selon les dispositions de leur cœur, tandis que d'autres se contentent de jouir du son harmonieux dont ils frappent l'oreille. Jeté au milieu de nos langues sèches et positives, il ressort brillant et gracieux. Il se laisse manier par l'enfant et par le vieillard, sert de jouet à toutes les espérances, exprime une foule de besoins divers, et présente un appât qui séduit également l'homme léger de cœur et l'homme aux pensées graves, l'homme droit et austère et l'homme criminel et dépravé. Chacun l'interroge et le contemple ; chacun lui dit : Qu'es-tu ? d'où viens-tu ? donne-toi à moi ! Sans en approfondir la signification, on l'aime, on y croit, on le caresse, ou en fait un dieu. Et cependant, le bonheur, tel que les hommes le comprennent, n'est pas le but de la vie ; il en est une circonstance, un accessoire. Il n'est pas non plus le premier besoin de l'âme ; car elle en ressent d'autres beaucoup plus impérieux, alors même que celui-là semble momentanément satisfait. L'idée que le bonheur est le but de la vie, fait que les hommes délaissent, pour le poursuivre, ce qui seul pourrait les rendre heureux ; et l'idée qu'il est le premier besoin de l'âme, fait que les biens qui ne résèlent pas son apparence et qui ne le font pas entrevoir comme résultat, sont méconnus et dédaignés. Le bonheur tient le même rang parmi les événements de la vie que l'imagination parmi les facultés de l'esprit. C'est la parure, le luxe de l'existence, l'air tiède et embaumé qui, de loin en loin, souffle sur nos campagnes et y fait éclore mille fleurs, qu'une seule nuit froide suffit pour flétrir. Il apparaît comme exception, comme révélation d'un ordre de choses supérieur, comme reflet qui dora tantôt le sommet, tantôt la base de quelque destinée, mais qui ne s'arrête jamais longtemps au milieu des tristes ombres de la terre.

Le bonheur, et je ne veux parler que de celui que procurent les circonstances extérieures, est quelquefois exalté comme l'unique chose nécessaire, et quelquefois rabaisé comme dangereux et mauvais. Il semble devoir dispenser de toute autre recherche. On le possède, et peut-être n'est-ce que pour un jour ; mais, tandis qu'il vous berce doucement, on vous prendrait pour un insensé, si un soupir, s'échappant du fond de votre cœur, disait que pour vous ce n'est point assez, qu'il est des profondeurs dans votre âme que le bonheur ne peut ni combler ni éclairer, qu'il n'apporte à la conscience ni paix ni pardon, et que vous entrevoyez, bien au-delà, des choses d'un prix infini qui resplendent de pureté et de lumière.

Lorsqu'un homme heureux cherche Dieu, on dirait que toutes les lois de la sagesse et de la raison sont renversées. C'est comme un contre-sens. Qu'a-t-il à faire du bonheur éternel, des consolations de l'Évangile, des promesses de la grâce, lui dont les greniers sont pleins, dont les enfants, comme de jeunes plants d'olivier, entourent la table, lui dont la femme est chaste comme Rachel et fidèle comme Sara, lui qui ignore les souffrances de l'âme et celles du corps ? Oh ! quand on a une si belle tente dressée ici-bas, peut-on se laisser aller à de tristes pensées, à de sombres appréhensions ? La religion doit être le bonheur de ceux qui n'en ont pas d'autre, la richesse de ceux qui sont pauvres, le refuge de ceux qui sont sans asile, l'espoir de ceux pour lesquels il n'est plus une seule espérance sur la terre. Envoyez-lui tous ceux-là. Elle a quelques bonnes paroles à leur adresser, et il serait cruel de les empêcher d'avoir recours à ses compassions. Tel est le langage du monde. Son étonnement est extrême, quand un homme jeune encore, quand un heureux du siècle, un être à qui tout sourit, arrive au port, non pas poussé par la tempête, mais conduit doucement par un vent qui enfle à peine les voiles de sa barque. Il lui semble qu'il aurait mieux valu continuer à voguer, tandis que la mer était calme, jouir de l'immensité des cieux, des ondes étincelantes, de l'éclat et de la pureté des beaux jours, au lieu d'aller jeter l'ancre dans quelque baie retirée,